



IV. — LA COURONNE D'ÉPINES.

Nous avons vu ce que sont devenus, dans le cours des âges, le bois sacré qui porta l'Homme-Dieu sur le Calvaire, et les clous qui l'y fixaient. Il nous reste à étudier un instrument de douleur, rendu bien vénérable par son étroite adhérence à la tête auguste du Verbe de Dieu, c'est la couronne d'épines. A peine en avons-nous parlé, en décrivant le Christ en croix, parce que son étude était inséparable de l'étude de ses reliques qui trouve sa place en ce chapitre.

On conserve au trésor de Notre-Dame de Paris une relique insigne, dite la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

Cette relique est certainement authentique; en voici l'histoire en deux mots:

L'empereur de Constantinople, Baudouin II, avait emprunté aux Vénitiens une forte somme d'argent, et, comme gage, leur avait remis la couronne d'épines du Sauveur.

Ne pouvant se libérer, il s'adressa, en 1238, au roi de France qui paya la dette, et devint ainsi possesseur du précieux diadème. Des ambassadeurs l'apportèrent de Venise à Sens. De Paris, saint Louis se rendit à sa rencontre, « accompagné des évêques et des grands du royaume, avec beaucoup de larmes et de soupirs, nu-pieds, au milieu d'une foule pressée, tombant à genoux sur le passage de la sainte relique (1). »

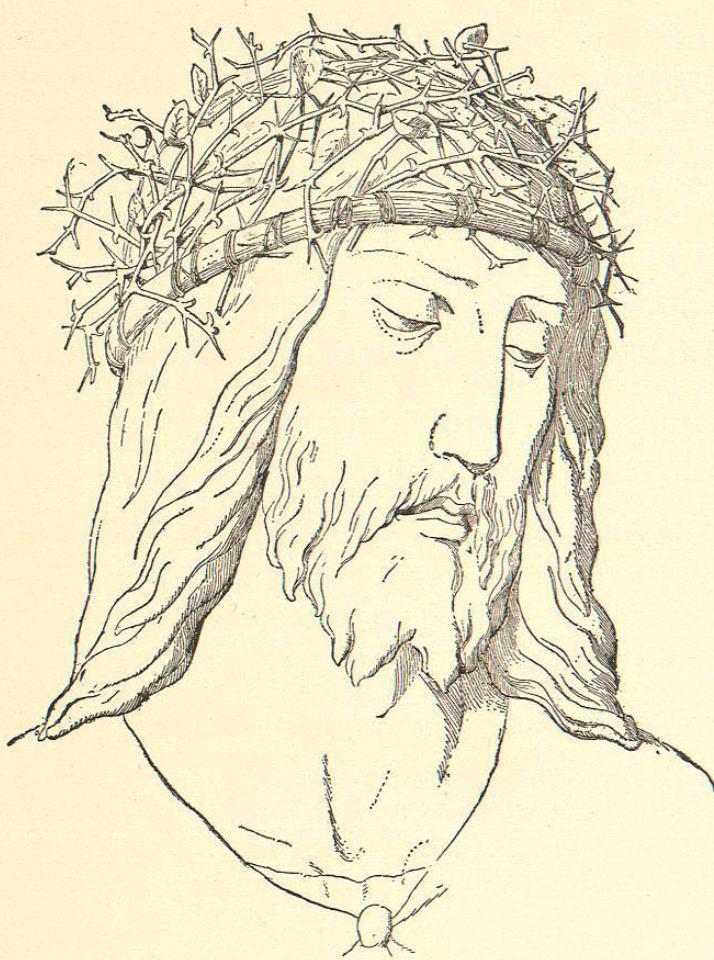
C'est pour recevoir ce trésor que le pieux monarque fit construire, de 1214 à 1248, au prix de 40,000 livres de son temps, le plus beau des reliquaires, la Sainte-Chapelle de Paris.

A la même époque, en Italie, les Pisans élevaient l'église Santa-Maria-della-Spina, édifice d'une merveilleuse architecture, reliquaire destiné, lui aussi, à recevoir la couronne d'épines.

Or, il se trouve que la relique conservée à Paris est un anneau de petits joncs réunis en faisceau, entièrement dépourvus d'épines.

Celle de Pise est une branche d'épines affreusement aiguës, provenant, d'après la

1. Gretzer, ch. XCIV.



LA COURONNE D'ÉPINES.

On voit réunis dans ce fac-similé l'anneau de joncs conservé à Notre-Dame de Paris et les branches d'épines conservées à Pise.

déclaration de savants botanistes, du *Zizyphus Spina Christi*, du genre *Rhamnus*.

De cette diversité des reliques, pendant de longues années, divergence d'opinions parmi les écrivains. Les uns disaient : La couronne de Notre-Seigneur était en jonc. D'autres : Elle provenait du *Rhamnus* épineux.

M. Gosselin, dans son ouvrage *Reliques de Notre-Dame de Paris*, indique la solution : sa conclusion, adoptée et confirmée par les recherches de M. Rohault de Fleury, semble ne plus laisser de doute sur cette question.

L'anneau de jonc, conservé à Paris, est bien authentique, nous l'avons vu, mais à coup sûr, il n'a pu reposer, dans son état actuel, sur le front du Sauveur. Son diamètre intérieur dépasse les dimensions d'une tête d'homme. Posé sur le chef de Notre-Seigneur, il serait tombé sur ses épaules.

Il était donc simplement une forme, comme en emploient aujourd'hui tous les fabricants de couronnes funéraires. Pour eux, cette forme est destinée à réunir et à fixer les fleurs; sur le Golgotha, elle devait réunir et fixer les épines. Les soldats prirent donc de ces branches du *Rhamnus Zizyphus* qui croît en Orient, ils en ployèrent les branches épineuses autour de la forme de jonc, — *plectentes coronam de spinis*. — et ils placèrent cet horrible diadème sur la tête du Sauveur, *posuerunt super caput ejus* (2).

Notre-Dame de Paris possède l'anneau de jonc.

Pise et Trèves, Munich et Venise possèdent des branches de *Zizyphus* munies d'épines. D'autres épines, détachées des branches, sont conservées dans un grand nombre de villes. En Espagne, à Roncevaux, vous pouvez vénérer dans son joli reliquaire en forme de croix celle qui s'y conserve. En France, vous pourrez en vénérer à Angers, Autun, Besançon, Bordeaux, Châlon-sur-Saône, Compiègne, Fontainebleau, Melun, Nice, Saint-Acheul près Amiens, et Toulouse.

Prosternés devant ces aiguillons enfoncés par l'amour, vous direz avec beaucoup d'affection :

« Comment donc ces épines ne percent-elles pas mon cœur? Comment ne font-elles pas couler de ma tête et de mes yeux des ruisseaux de larmes, quand je vois le roi du ciel ainsi couronné, pour m'acquérir dans son royaume une couronne éternelle ?

« Voici que Jésus-Christ, mon chef, est couronné d'épines; je rougirai, moi qui suis un des membres de son corps mystique, de vivre couronné de roses !

« Couronne sacrée de Jésus, si effrayante que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère, je vous adore comme la couronne de mon Dieu !

« Précieuses épines, percez mon cœur de vos pointes, et guérissez par vos blessures salutaires, les plaies mortelles que le péché a faites à mon âme (2). »



V. — LES PLAIES DE JÉSUS RESSUSCITÉ.

Nous savons ce que sont devenus, dans la suite des âges, les instruments du supplice. Qu'est devenue la sainte Victime ?

L'Écriture Sainte nous le dit : elle est ressuscitée. L'âme de Jésus, rentrant dans son

1. S. Matthieu, xxvii, 29.

2. V. P. Louis Dupont, IV^e partie, Médit. 36, § 3.

corps, lui enleva la rigidité de la mort ; elle fit disparaître et cette affreuse teinte livide qui avait envahi ses membres, et ces sillons que la flagellation avait creusés sur ses épaules, sur sa poitrine, et l'empreinte ignominieuse des soufflets sur sa Face adorable ; mais, non sans dessein, elle laissa subsister la marque des clous et de la lance aux mains, aux pieds et au côté transpercé du Rédempteur.

C'est avec ses cinq plaies que Jésus apparut à ses apôtres, après sa résurrection, et ses plaies étaient assez visibles, assez larges, pour que le Maître ait pu convier Thomas à y enfoncer ses doigts et sa main.

C'est avec ses plaies que Jésus a voulu monter au ciel ! la gloire, qui l'investit dans le sein du Père, a pu transfigurer ses blessures ; elle les a rendues étincelantes comme des rubis, soit ; mais elle ne les a pas fait disparaître.

Quelles sont les raisons de ce mystère ?

Les ascètes nous en donnent plusieurs :

Tout d'abord, en ressuscitant avec ses plaies, Jésus a voulu affermir ses disciples dans la croyance à sa résurrection ; ce corps qui était là sous leurs yeux, — ces trous des mains, des pieds et du côté le criaient assez haut, — était bien le même qu'ils avaient vu attaché à l'arbre de la croix, transpercé par la lance.

Tel qu'un conquérant, Jésus voulut aussi garder ces cicatrices glorieuses, comme des marques d'honneur et les nobles indices de ses anciens combats.

Autre motif encore : Sauveur des âmes, il voulut que ces plaies, toujours présentes à ses yeux, lui rappelassent le prix que nous lui avons coûté et l'excitassent à nous aimer et à nous pardonner sans cesse : « Celui qui ne pouvait nous oublier, en tant que Dieu, parce que, dit le prophète Isaïe, *nos noms sont écrits dans ses mains divines* ⁽¹⁾, voulut porter, gravé dans ses mains de chair, le prix de notre rachat, afin de ne pouvoir nous oublier, en tant qu'homme ⁽²⁾. »

Ces raisons sont excellentes : il en est une, qui peut-être touchera plus encore nos âmes et ravivera notre dévotion à l'image de Jésus crucifié : en gardant au ciel les plaies reçues sur la croix, Notre Seigneur donne un solide fondement au culte du crucifix.

Quand une mère regarde avec amour le portrait de son fils, mort sur le champ de bataille, quand elle contemple avec fierté cette balafre qui rehausse la beauté de son mâle visage, hélas ! cette image la trompe, tout en la consolant ; et parfois, l'affreuse réalité reprenant ses droits, elle est forcée de se dire tout en larmes : « Ce portrait n'est qu'un leurre ; il me représente ce qu'était mon fils avant le coup qui le tua, mais non ce qu'il est aujourd'hui dans la tombe. »

Plus heureux que cette pauvre mère, le chrétien, au pied du crucifix qu'il aime et qu'il vénère, peut se dire, la joie au cœur : « C'est bien là l'image exacte de mon Sauveur ; tel il était sur la Croix, à l'heure du grand combat ; tel il est encore aujourd'hui dans son triomphe. Ces plaies que lui ont faites les bourreaux dans sa Passion, par amour pour moi, il a voulu les conserver dans sa gloire. »

Quand, à la vue des plaies burinées dans le bronze de mon crucifix, je m'excite à supporter sans plainte les coups de la douleur ; quand je me redis avec l'Apôtre : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, cette parole est d'une vérité toujours actuelle ; je porte dans mon corps les stigmates du Sauveur Jésus, stigmates qu'il avait sur la Croix, stigmates qu'il a dans le ciel, stigmates qu'il aura dans les siècles des siècles.

Comme ces pensées grandissent la dévotion au Crucifix ! comme elles me la font comprendre et aimer ! Ce n'est pas seulement la dévotion de la terre et du temps, c'est la dévotion du ciel et de l'éternité !

1. *Ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* (Isaïe, XLIX, 15, 16.)

2. V. P. Louis Dupont, V^e partie, Médit. 11.

Chapitre Troisième.

LE CRUCIFIX, SIGNE DE CONTRADICTION.

Le vieillard Siméon contemplant Jésus tout enfant, prononça sur lui cette parole prophétique : Celui-ci sera dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

Combien frappante est la réalisation de sa prophétie en Jésus porté sur les bras de la Croix ! — Oui, depuis dix-neuf siècles le crucifix a été dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

§ I. — HAINE ET AMOUR SUR LE CALVAIRE.

C'est sur le Calvaire, en face du divin Crucifié, que la contradiction commence à éclater, que les deux camps commencent à se dessiner — camp de l'amour, camp de la haine. Oui, avant même que Jésus eût rendu son dernier soupir, le Crucifix avait déjà des ennemis et des amis. C'étaient les ennemis du Crucifix, ces Juifs dont nous parle saint Matthieu, qui, passant sur le sommet du Golgotha, hochaient la tête et lançaient à Jésus ce blasphème : « Vah ! toi qui détruis le Temple de Dieu et qui le relèves en trois jours, sauve-toi toi-même ; et si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » — C'étaient les ennemis du Crucifix, ces princes des prêtres, ces scribes, ces anciens qui, la dérision aux lèvres, lui disaient : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver ; s'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui. »

— C'était un ennemi du Crucifix ce pauvre larron crucifié, qui, faisant écho aux blasphèmes des bourreaux, des soldats et des Pharisiens, disait à Jésus : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. »

Mais c'était un ami du Crucifix l'autre larron, qui, gourmandant son compagnon de supplice, lui criait : « Malheureux, tu ne crains donc pas Dieu, quand tu subis la même condamnation ? Nous, c'est justement que nous sommes ici, nous sommes bien payés de nos crimes ; mais lui, n'a rien fait de mal. » Et sachant la vertu qui s'échappe du Crucifix : « Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu en votre royaume. »